

Études générales, francophonie européenne, français du Maghreb, de l'Afrique subsaharienne, du Canada et des Amériques créoles

Michel BERRÉ et Dan SAVATOVSKY (dir.), "De l'École de préparation des professeurs de français à l'étranger à l'UFR DFLE. Histoire d'une institution (1920-2008)", *Documents pour l'Histoire du Français Langue Étrangère ou Seconde*, n. 44, juin 2010

Le contenu de ce fascicule – issu d'une journée d'étude à l'Université de Paris 3, 23 mai 2008 – concerne un aspect particulier de la diffusion du français hors de l'Hexagone, à savoir la formation des enseignants à partir de l'EPPFE, fondée par Ferdinand BRUNOT en 1920, jusqu'à la création de l'UFR Didactique du Français Langue Étrangère, à Paris 3 justement, en 1985.

On y trouvera notamment: l'histoire des débuts (Jean-Claude CHEVALIER, sur l'idée fondatrice de BRUNOT et ses initiatives officielles à la Sorbonne, pp. 15-27; Daniel COSTE, sur le débat autour du nom de l'École et ses modèles pédagogique et organisationnel, pp. 29-39), en rapport avec d'autres institutions (l'Alliance Française en l'occurrence: Valérie SPAËTH, pp. 41-53); la présentation de quelques méthodes ou figures marquantes (la "méthode Marchand": Henri BESSE, pp. 55-78; ou celle adoptée par Pierre FOUCHÉ et Suzanne MERCIER: Pierre LÉON, pp. 79-87).

Les années de l'après-guerre se signalent par une évolution rapide: passage à l'UER avec création d'un CAPES "option étranger" (Georges Daniel VÉRONIQUE, pp. 89-102), cours à l'Institut des Professeurs de Français à l'Étranger (IPSE, 1963-1971, à travers les souvenirs personnels d'Enrica GALAZZI, pp. 103-109), création de l'UFR de Didactique du FLE (avec le rôle majeur joué par Robert GALISSON: Michel BERTET, pp. 111-128); aujourd'hui de nouvelles perspectives s'ouvrent au sein de l'UFR DFLE, dans le cadre d'une didactique des langues et des cultures (Jean-Louis CHISS, pp. 129-140).

Maria COLOMBO

Philippe BLANCHET, Pierre MARTINEZ (dir.), *Pratiques innovantes du plurilinguisme. Émergence et prise en compte en situations francophones*, Paris, Éditions des archives contemporaines / AUF, 2010, 264 pp.

Le présent volume, issu des Journées scientifiques interréseaux de l'AUF (Damas, 27-29 mai 2009), réunit 25 brèves contributions – organisées en trois sections principales – visant à “cerner, en contextes plurilingues, l'émergence de nouvelles variétés et identités linguistiques, de nouvelles compétences dites 'plurilingues et interculturelles', des formes d'expression culturelle centrées sur des formes et normes locales ou 'endonormes' innovantes” (p. 3).

La première série d'articles (“Situations sociolinguistiques et socioculturelles, innovations des pratiques et politiques linguistiques”) est consacrée aux pratiques linguistiques métissées et concerne le plus souvent la francophonie du Sud. Deux études essaient d'envisager quelques aspects essentiels de cette problématique: Ambroise QUÉFELLEC (pp. 41-50) propose une comparaison, aux niveaux linguistique, génétique et sociolinguistique, entre deux types de productions métissées africaines, les alternances codiques et les parlers hybrides; il conclut en sollicitant une prise en compte pédagogique de ces derniers, vu qu'ils “correspondent à un véritable besoin dans certaines grandes villes et participent activement de la définition d'une nouvelle identité urbaine voire nationale, en [ce] qu'ils transcendent les divisions ethniques et symbolisent le mélange de la tradition et de [la] modernité en conciliant génétiquement langues importées et langues africaines” (pp. 48-49). Rada TIRVASSEN (pp. 73-82) s'interroge sur les outils théoriques disponibles dans les recherches sur les frontières entre langues en contact et souligne l'intérêt des travaux sur l'acquisition du français L2/LE dans la compréhension des dynamiques des français périphériques. Patrick CHARDENET (pp. 121-138) explore les principaux vecteurs de contacts de langues, à savoir les flux migratoires et les diasporas, l'internationalisation des études – notamment grâce au programme Erasmus – et les échanges dans certains domaines professionnels, la mobilité liée au tourisme de masse, le développement des transports, la croissance des nouvelles voies de communication dans le cyber-espace. Parmi les autres contributions, trois s'adressent aux parlers mixtes camerounais: le francanglais / camfrançais (Carole de FÉRAL, pp. 7-22; Adeline SIMO-SOUOP, pp. 33-39) et le franfulfulde (Edmond BILOA, pp. 23-32). Deux articles offrent un aperçu du paysage linguistique marocain, celui de Leila MESSAOUDI (pp. 51-63), qui étudie le statut et les fonctions de la langue française ainsi que sa place dans le système éducatif, et celui de Abdelouahed MABROUR (pp. 65-72), qui montre la complexité des phénomènes d'alternance codique à travers l'analyse de documents audiovisuels et d'extraits littéraires. Toujours dans le

contexte maghrébin, Ali BECETTI (pp. 99-105) décrit les pratiques néologiques d'un groupe de jeunes lycéens d'Alger et avance des propositions socio-didactiques visant à les intégrer dans le cadre scolaire. Deux autres études touchent à des formes de métissage linguistique qui se sont développées en Amérique, notamment en Louisiane et en Acadie: Sylvie DUBOIS (pp. 107-114) analyse les innovations introduites dans le système des prépositions locatives par différentes générations de locuteurs cadiens; Marie-Louise TENDING (pp. 115-120) s'intéresse au rôle des représentations linguistiques dans le processus d'intégration des migrants francophones originaires d'Afrique subsaharienne établis au Nouveau-Brunswick, où ils entrent en contact avec deux langues officielles (l'anglais et le français) et deux variétés vernaculaires (le français acadien et le chiac).

Les essais qui composent la deuxième partie ("Expressions culturelles innovantes et dynamiques identitaires") envisagent les pratiques plurilingues et les aspects interculturels dans différents types de produits culturels: dans les œuvres de quelques artistes chinois établis à Paris (Shen YUAN, Huang YONGPING, Chen ZHEN) et de "trois figures d[e] nomadisme culturel", à savoir Victor SEGALEN, François CHENG, François JULLIEN (Pierre MARTINEZ et Soko PHAY VAKALIS, pp. 141-153); dans les romans de Sony LABOU TANSI, Alain MABANCKOU, Abdelkebir KHATIBI et Rachid BOUDJEDRA (Itsiki PUTU BASEY JEAN DE DIEU, pp. 155-164) et plus en général dans la production romanesque francophone postcoloniale (Koutchoukalo TCHASSIM, pp. 165-173); dans les textes des chansons d'un groupe musical marocain (Jacqueline BILLIEZ et Myriam ABOUZAÏD, pp. 175-182) et du groupe de rap français NTM (Renaud DUMONT, pp. 183-189).

La dernière partie ("Innovations langagières. Dynamiques interculturelles et interventions didactiques") réunit des études qui prennent en compte les enjeux didactiques des interactions plurilingues et de l'émergence des "endonormes". Rodolphe Sylvie WAMBA (pp. 193-197) revient sur les notions d'intercompréhension, de conscience métacommunicative, d'interculturel et insiste sur la nécessité de développer une didactique contextualisée, surtout en Afrique. Valentin FEUSSI (pp. 199-204) décrit les observations de classes effectuées en 2007 et 2008 dans des établissements d'enseignement secondaire à Douala et à Souza et conclut en soulignant le besoin d'introduire dans la pratique pédagogique des activités capables de favoriser le développement des savoirs métalinguistiques. Nabila BENHOUBOU (pp. 205-211) propose des séquences didactiques ayant l'objectif de favoriser la réflexion sur les alternances dans la construction d'un texte biplurilingue (documents publicitaires en français et slogans utilisant le métissage linguistique) chez des élèves algériens en classe d'apprentissage du français. Mamadou Saliou DIALLO (pp. 213-220) présente la bi-grammaire ffulde / français en expliquant les principes théoriques et méthodologiques qui l'inspirent; il fait remarquer qu'elle suppose une approche qui "dépassé la simple tradition héritée des descriptions contrastives en milieu plurilingue"

puisqu'il s'agit "d'envisager le processus comme pouvant mettre les deux langues ensemble dans une réflexion commune, comme cela apparaît dans la réalité sociolinguistique de l'environnement social de l'apprenant" (pp. 217-218). Véronique MIGUEL-ADDISU (pp. 221-227) résume les résultats d'une recherche menée auprès d'adolescents éthiopiens, apprenants de français (FLE), en soulignant comment la posture plurilingue "favoris[e] le respect de la face des locuteurs [...] et] se combine à une compétence linguistique bilingue, au bénéfice de l'intercompréhension" (p. 221). Annemarie DINVAUT (pp. 229-235) examine l'impact d'un module de "Cultures et littératures francophones" auprès de sept enseignantes valdôtaines de français L2, ce qui l'amène à constater qu' "au Val d'Aoste, actuellement, la diversité d'origine géographique de la population contribue plus à diminuer qu'à augmenter la diversité linguistique, les équilibres se modifient au détriment du franco-provençal et du français, malgré les actions poursuivies par les institutions politiques et éducatives. [...] une nouvelle motivation pourra être trouvée dans la prise de conscience de l'appartenance à une communauté francophone large et plurielle, et la littérature peut y contribuer" (p. 234). Martine MARQUILLÓ LARRUY (pp. 237-250) observe les démarches de contextualisant mises en place dans quelques manuels de français élaborés dans le cadre du master de formation à l'élaboration d'outils pédagogiques de l'Université de Poitiers; elle constate que si ces manuels prennent en compte les écarts culturels, la dimension plurilingue du répertoire linguistique des apprenants n'est pas exploitée, sans doute à cause d'une connaissance encore insuffisante des démarches relevant de l'éveil aux langues et de l'intercompréhension des langues romanes. Didier de ROBILLARD (pp. 253-261) conclut le volume en mettant en regard les postures herméneutiques contemporaines et "la francophonie", en soulignant que "le travail de la diversité francophone doit à la fois s'inventer de nouvelles formes de travail, et revendiquer les origines intellectuelles de ses approches" (p. 260)

Cristina BRANCAGLIONI

Sylvain DETEY, Jacques DURAND, Bernard LACKS, Chantal LYCHE (dir.), *Les variétés du français parlé dans l'espace francophone. Ressources pour l'enseignement*, Paris, Ophrys, 2010, 296 pp. + DVD

Après dix ans du lancement du projet "Phonologie du français contemporain" (PFC) – que nous avons eu l'occasion de présenter dans le n. 6/2006 de notre périodique (pp. 126-128) – une sélection des ressources orales recueillies dans le cadre de cette recherche est explicitée dans le présent volume, première réalisation du projet PFC-EF ("Enseignement du français"), conçu dans

l'intention de faciliter le traitement pédagogique de ces données. L'ouvrage "s'adresse [...] aux enseignants, aux étudiants et aux chercheurs intéressés par le français oral vivant: il conviendra tout autant aux programmes de langue que de linguistique française" ("Introduction", pp. 17-19: p. 18).

Organisé en sept parties, le volume est introduit par une section ("Le français parlé: arrière-plan descriptif") qui précise le cadre et les outils méthodologiques, ainsi que les notions nécessaires à une approche de la langue orale. Le premier chapitre (Sylvain DETEY, Jacques DURAND, Bernard LACKS, Chantal LYCHE, "Les variétés du français parlé: méthodologie et ressources", pp. 29-43) offre au lecteur des renseignements plus détaillés sur le projet PFC, basé sur un travail d'équipe qui réunit une soixantaine de spécialistes du monde entier grâce auxquels il a été possible de couvrir une cinquantaine de points d'enquête dans l'espace francophone, en enregistrant plus de 500 locuteurs. Ceux-ci ont été tous enregistrés selon un protocole unique, ce qui assure la comparabilité des données. L'enquête prévoit des tâches de lecture, des entretiens semi-dirigés menés dans un contexte formel et des conversations libres plus informelles, pour un total d'une heure d'enregistrement par locuteur. Une partie de ces enregistrements ont été retenus pour cette proposition d'exploitation pédagogique, qui vise essentiellement à montrer la variation du français oral sur le plan géolinguistique. Pour chaque point d'enquête on a sélectionné un locuteur jugé représentatif, dont on propose environ 5 minutes de conversation pour un total de 153 minutes d'enregistrements, disponibles sur le DVD, où l'on trouvera également la transcription orthographique, le profil sociolinguistique du témoin et la description des conditions d'enquête.

Les concepts et les éléments de description indispensables à l'exploitation de ces matériaux sont traités dans les chapitres suivants: le ch. 2 (Sylvain DETEY, Jacques DURAND, Chantal LYCHE, "Éléments de linguistique pour la description de l'oral", pp. 45-65) aborde les notions de norme, de variation, de registre et introduit quelques éléments de base nécessaires pour explorer la variation aux niveaux lexical, morphologique et phonétique; le ch. 3 (Jean-Michel TARRIER, "La variation socio-phonologique illustrée", pp. 67-81) est centré sur l'observation de quelques faits phonéto-phonologiques qui permettent de réfléchir sur la variation intralocuteur en croisant les variations d'origine géographique avec d'autres variables telles que l'âge, la situation, le positionnement social du locuteur; le ch. 4 (Nathalie ROSSI-GENSANE, "Oralité, syntaxe et discours", pp. 83-106) analyse les structures syntaxiques et macro-syntaxiques privilégiées en français oral spontané; enfin, le ch. 5 (Sylvain DETEY, Dominique NOUVEAU, "Des données linguistiques à l'exploitation didactique", pp. 107-139) s'adresse spécialement aux enseignants, en montrant les possibilités d'exploitation des ressources linguistiques et métalinguistiques proposées, dans l'enseignement du FLE (niveaux B1 à C2), du FLS, du FLM et de la linguistique française; des ressources complémentaires sont disponibles en accès libre sur le site www.projet-pfc.net.

Les sections suivantes sont consacrées aux différentes aires géographiques étudiées: “II. La France hexagonale septentrionale” (pp. 141-181), “III. La France hexagonale méridionale” (pp. 183-199), “IV. La Belgique” (pp. 201-209), “V. La Suisse” (pp. 213-233), “VI. L’Afrique et les DROM” (pp. 235-245), “VII. L’Amérique du Nord” (pp. 247-265). Chaque partie se compose d’un chapitre introductif qui présente les caractéristiques linguistiques propres aux aires représentées et de nombreux chapitres “commentaires” présentés sur le DVD (pour un total de 31 “conversations”); sont ici illustrés et commentés les extraits sonores retenus, pour chacun desquels on fournit: des renseignements sur le lieu d’enquête et le locuteur; une analyse des aspects culturels, lexicaux, syntaxiques, discursifs, phonétiques et phonologiques; la transcription orthographique réalisée selon les conventions de transcription de l’équipe PFC.

Il ne reste qu’à vérifier l’efficacité dans la pratique pédagogique de cet intéressant outil, en profitant aussi de la générosité de la maison d’édition qui a bien voulu autoriser la mise en ligne en accès gratuit de ces ressources orales prêtes à l’emploi.

Cristina BRANCAGLION

Éducation et sociétés plurilingues / Educazione e società plurilingui, n. 29, décembre 2010

Ce périodique, publié par le Centre d’Information sur l’Éducation Bilingue et Plurilingue (CIEBP), s’intéresse aux problèmes pédagogiques et sociaux posés par l’éducation plurilingue. Dans cette livraison il présente deux articles concernant l’espace francophone: la Vallée d’Aoste et le Ghana, ce dernier étant membre associé de l’OIF depuis 2006.

En ce qui concerne la Vallée d’Aoste, Hélène CHAMPVILLAIR propose une “Biografia linguistica di una nonna valdostana” (pp. 15-20) où elle décrit les compétences (pluri-)linguistiques de sa grand-mère (Ivonne), issue d’une famille patoisante de Saint-Christophe et scolarisée pendant l’époque fasciste lorsque toute langue autre que l’italien était interdite; c’est donc à l’âge de 6 ans qu’Ivonne apprend l’italien, tandis qu’elle entrera en contact avec le français à 20 ans, de manière non institutionnelle, grâce à l’immersion dans une communauté francophone du Valais pendant un an et demi. Cette recherche, basée sur des entretiens informels et sur une interview sociolinguistique, a permis de constater qu’une compétence minimale en français, surtout passive, a pu se maintenir, sans doute favorisée par les sollicitations des médias locaux.

Dans l’autre article, Kofi YIBOE étudie “Les modes d’apprentissage des langues au Ghana et les contraintes d’acquisition du français langue étrangère” (pp. 21-34). L’auteur décrit d’abord

les modalités d'assimilation des structures linguistiques de la L1 basées sur les stratégies propres à la tradition orale africaine, qui prévoit des jeux linguistiques supposant une analyse de la langue, tels que les argots à clef, les virelangues, les devinettes, les contes; ensuite il prend en considération les modes d'acquisition des autres langues locales, qui se font également sans aucun guide ou support didactique, dans un contexte d'immersion totale. Il en vient finalement au contexte d'apprentissage – scolaire – du français, dans une perspective nettement critique, puisque les activités proposées ne tiennent aucunement compte de la culture d'origine des apprenants et de leurs besoins de s'appuyer sur les autres langues de leur répertoire linguistique. Il en résulte une situation de “communication paradoxale” (p. 33) qui engendre démotivation et stress dans la mesure où les apprenants n'ont pas les moyens de mettre en place la conversation souhaitée par l'enseignant.

Cristina BRANCAGLION

John Kristian SANAKER, *La rencontre des langues dans le cinéma francophone: Québec, Afrique subsaharienne, France-Maghreb*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, 175 pp.

Alors qu'abondent les essais critiques sur la présence et les implications stylistiques de différentes langues et variétés de langues dans les œuvres littéraires francophones, il existe très peu de travaux académiques consacrés à la rencontre et à la confrontation des langues dans les films destinés au grand écran. L'ouvrage de John Kristian SANAKER vient combler ce manque et jette de solides bases à partir desquelles de nouvelles pistes de recherche pourront être explorées. Après avoir constitué un corpus de 150 films choisis à travers la francophonie (Québec, Afrique subsaharienne et France-Maghreb), des films où les personnages s'expriment au moins en deux langues différentes, l'auteur fait des analyses passionnantes sur la mixité linguistique des différents protagonistes. Pour ce faire, il emprunte à Rainier GRUTMAN les termes d'“hétérolinguisme” et d'“hétérolingue”¹ qui sont pour lui beaucoup plus neutres et permettent en même temps d'éviter d'une part “les termes plus spécifiques de *diglossie* (individuel) et de *bilinguisme* (collective, sociale)”, et d'autre part “des termes commençant par bi-, tri-, pluri-, etc.” (p. 4).

Dans l'“Introduction” du volume (pp. 1-53), SANAKER souligne que “l'hétérolinguisme filmique” prend une importance croissante dès la fin de la Seconde Guerre mondiale et surtout après 1960, alors qu'on assiste aux différents mouvements indépendantistes en Afrique francophone, à la Révolution tranquille au Québec et aux premières vagues d'immigrés se déplaçant un peu partout vers l'Occident. Dans ces contextes, ajoute-t-il, la langue devient un enjeu très important, car dans les anciennes colonies le français

¹ Voir Rainier GRUTMAN, *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*, Montréal, Fides / Cétuq, 1997, p. 11.

continue à rivaliser avec les nombreuses langues locales et dans les pays intéressés par les migrations il se produit des phénomènes de confrontation et d'intégration linguistiques. Les films produits dans ces aires géographiques reflètent inévitablement, et à plusieurs niveaux, la rencontre et la lutte des langues.

Le premier chapitre ("Hétérolinguisme du cinéma québécois – antagonisme historique, ouverture contemporaine", pp. 55-101) est consacré à la mixité linguistique qui caractérise les films québécois aussi bien du domaine francophone que du domaine anglophone. Pour le domaine anglophone, l'auteur analyse respectivement *Because why* d'Arto PARAGAMIAN (1992); *Falling over backwards* de Mort RANSEN (1990); *Sitting in limbo* (1986) et *Train of dreams* (1987) de John N. SMITH; *The apprenticeship of Duddy Kravitz* de Ted KOTCHEFF (1974) d'après le roman éponyme de Mordecai RICHLER. Dans *Because why*, tous les dialogues des personnages sont en anglais et le bilinguisme montréalais n'est pas vraiment thématiqué. Les spectateurs ont alors l'impression que la ville est unilingue anglaise, comme si le metteur en scène ne voulait pas que son film soit accessible aux francophones. *Falling over backwards* altère également les données linguistiques de Montréal parce qu'il exclut la composante francophone de la ville: le français est utilisé rarement et à petites doses par un petit groupe de personnages francophones. Les deux films de John N. SMITH sont axés sur la situation des unilingues anglophones québécois qui n'arrivent pas à trouver leur place à Montréal, ville qui cherche à changer son visage linguistique après la "Loi 101". *The apprenticeship of Duddy Kravitz*, de Ted KOTCHEFF, présente des personnages juifs anglophones dans le Québec des années quarante. Dans ce film également, la présence du français est très limitée et les personnages français du film ne sont que des ouvriers aux services des Juifs anglophones.

Pour ce qui est du domaine francophone, John Kristian SANAKER propose des analyses captivantes de *Mon oncle Antoine* de Claude JUTRA (1971); deux films de Jean BEAUDIN, *J. A. Martin photographe* (1976) et *Cordélia* (1979); *L'automne sauvage* de Gabriel PELLETIER (1992); *Les tisserands au pouvoir* de Claude FOURNIER (1988); *C.R.A.Z.I.* de Jean-Marc VALLÉE (2005); *17 février 1839* de Pierre FALARDEAU (2001); *Maurice Richard* de Charles BINAMÉ (2005) et de beaucoup d'autres. Pour ce qui est du film consacré à la légende du hockey montréalais *Maurice Richard*, l'auteur souligne que le joueur est présenté comme un "citoyen annonciateur de la Révolution tranquille" surtout grâce au slogan "je veux que les choses changent" qui est souvent répété (p. 77). La mise en opposition du français et de l'anglais qui caractérise la société québécoise des années Trente, Quarante et Cinquante, est soulignée pendant tout le film. L'auteur de l'essai montre bien comment dans le milieu du hockey de l'époque, dominé par l'anglophonie, les prises de position linguistiques de Maurice RICHARD "ont des répercussions au plan collectif grâce au rôle public qu'il est obligé de jouer malgré lui" (p. 80). John Kristian SANAKER a également inséré dans son corpus québécois francophone des films où le

français et l'anglais sont en contact avec les langues de l'immigration. *La Sarrasine* de Paul TANA (1992), par exemple, est un film caractérisé par l'alternance des langues des personnages qui s'expriment en français québécois, en anglais, en italien standard, en dialecte sicilien et parfois en utilisant plusieurs de ces langues dans une même phrase. La mixité linguistique des personnages reflète parfaitement la situation linguistique de Montréal au début du XX^e siècle, une ville où les immigrés apportent avec eux d'autres langues et d'autres mœurs.

Le deuxième chapitre de l'ouvrage est consacré aux films "hétérolingues" de l'Afrique dite francophone et en particulier aux films d'Ousmane SEMBÈNE ("Le cinéma de l'Afrique dite francophone – un hétérolinguisme instable et variable. L'exemple Sembène", pp. 103-133). L'auteur analyse tout d'abord un petit nombre de films où le français n'apparaît que rarement ou presque jamais (par exemple dans *Yaaba* et *Samba Traoré* d'Idrissa OUE-DRAGO) en soulignant qu'il s'agit d'un choix délibéré pour "se venger" en quelque sorte du colonialisme que certains pays africains ont dû subir. Ensuite, il se penche sur des films comme *Toubab-bi* de Moussa TOURÉ (1991); *Wendemi* (1992) et *Laafi* (1996) de S. Pierre YAMEOGO, *Mossane* de Safi FAYE (1996); *Tableau ferraille* de Moussa Sene ABSA (1997); *La vie sur terre* d'Abderrahmane SISSAKO (1998), où la présence du français de référence est minimale, car il apparaît dans les émissions de télé ou de radio insérées dans le film ou encore dans les messages écrits des journaux et des enseignes. Il s'agit, selon SANAKER, "d'une voix officielle, représentant une certaine autorité, un certain savoir, qui se fait entendre indépendamment du comportement langagier des groupes ou des individus représentés sur l'écran qui peuvent être en dehors de la francophonie linguistique, ou bien avoir un contact très faible avec elle" (p. 110). L'auteur concentre ensuite son analyse sur les films du cinéaste Ousmane SEMBÈNE qui "se sert de l'alternance des langues comme d'un moyen d'expression majeur dans sa peinture de la société africaine" (p. 105). Il passe en revue tous les films de l'écrivain et cinéaste sénégalais, à partir du court-métrage *Borom Sarret* (1963), en passant par *Le Mandat / Manda bi* (1968), film réalisé en version française et en version wolof, jusqu'aux dernières réalisations des années quatre-vingt-dix *Guelwaar* (1991) et *Faat Kiné* (1999). Si dans ses romans Ousmane SEMBÈNE avait inséré plusieurs éléments des langues africaines, dans ses films il a d'abord utilisé le français dans le souci d'être distribué en Europe, et ensuite il est revenu vers sa langue maternelle pour être suivi et compris uniquement par ses compatriotes.

Le troisième chapitre propose des analyses des films historiques qui se sont penchés sur les conflits franco-maghrébins et notamment sur la guerre d'Algérie ("Hétérolinguisme et Histoire: la France et le Maghreb", pp. 135-155). Pour montrer le comportement langagier des personnages dans les films qui portent sur cette période très controversée des rapports France-Maghreb, SANAKER analyse dans l'ordre *Les oliviers de la justice* de James BLUE (1962); *La bataille d'Alger* de Gillo PONTECORVO (1966); *Avoir 20*

ans dans les Aurès de René VAUTIER (1972); *Certaines nouvelles* de Jacques DAVILA (1979); *La trahison* de Philippe FAUCON (2005) et *Indigènes* de Rachid BOUCHARÉB (2005) qui relate la participation de soldats maghrébins à la Deuxième Guerre mondiale. Dans *Les oliviers de la justice*, la mixité des langues française et arabe ne génère pas de phénomènes d'incommunicabilité entre les personnages et cela donne une image "relativement idyllique de la société colonisée des années 1930" (p. 142). Dans la *Bataille d'Alger* de Gillo PONTECORVO, le colonisateur ne parle pas la langue du colonisé et le colonisé ne parle pas la langue du colonisateur: les deux langues, l'arabe et le français, sont ainsi séparées nettement et distribuées sur le territoire de manière étanche, car le français est parlé uniquement dans la partie européenne de la ville et l'arabe dans la Casbah. Dans *La trahison* de Philippe FAUCON, film qui raconte la vie menée par les soldats français dans une région isolée de l'Algérie en 1960, il existe le même clivage linguistique observé dans le film de PONTECORVO. Les soldats français, pour communiquer avec les "soldats français de souche nord-africaine", ont besoin d'un interprète qui grâce à de fausses traductions organise la trahison mise en scène dans le film. C'est à l'aide des sous-titres en français des répliques en arabe que les spectateurs comprennent la nature de la trahison organisée par les soldats algériens de nationalité française contre les soldats français.

Toutes les analyses proposées par SANAKER montrent bien comment la langue parlée par les personnages des films destinés au grand écran est une "partie intégrante du réalisme cinématographique" (p. 157) et que le succès de certains films est également à attribuer à l'"hétérolinguisme" des personnages.

Gerardo ACERENZA

Pierre-Don GIANCARLI, *Les auxiliaires ÊTRE et AVOIR. Étude comparée corse (esse / avè), français de France (être / avoir), acadien (êtyre / aouèr) et anglais (be / have)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011, 398 pp.

Maître de conférence en linguistique à l'Université de Poitiers, Pierre-Don GIANCARLI nous offre dans son livre *Les auxiliaires ÊTRE et AVOIR* une étude comparée de l'emploi des auxiliaires dans quatre langues proches: le français standard de France, "langue passablement germanisée de la Romania occidentale", le corse, "langue de la Romania orientale bien ancrée dans la romanité", l'acadien, "variété de français parlée au Canada à la fois ouverte aux anglicismes et conservatrice d'archaïsmes", et l'anglais, "langue germanique occidentale fortement romanisée" (p. 7). L'intérêt de cette étude tient, pour l'auteur, à ce que dans ces quatre langues "l'auxiliaire peut être révélateur de la nature d'un syntagme (argument / circonstant), de la fonction d'un argument

(argument sujet / argument objet), et de la structure argumentale (monovalence c'est-à-dire à valence de 1, ou bivalence avec ellipse d'un argument)" (p. 8).

Après une "Introduction" (pp. 13-29) qui d'un côté illustre le corpus authentique quadrilingue de plus de 2 millions de mots sur lequel s'appuie cette étude (partie 1), de l'autre délimite le champ de travail – en distinguant, par exemple, les structures "copule + adjectif" des structures "auxiliaire + participe" (partie 2) – le volume se présente divisé en trois parties, dont chacune se compose de deux chapitres.

La première partie est consacrée à "Des explications problématiques" (pp. 31-102) du phénomène de l'auxiliation, l'Hypothèse Inaccusative (ch. 1: "L'Hypothèse Inaccusative: inaccusatif (ÊTRE) / inergatif (AVOIR)", pp. 31-84) et l'*Auxiliary Selection Hierarchy* (ASH) (ch. 2: "L'Auxiliary Selection Hierarchy (ASH)", pp. 85-98). En ce qui concerne l'Hypothèse Inaccusative, GIANCARLI conclut ainsi son analyse: "aucun des critères passés en revue et invoqués par l'Hypothèse Inaccusative pour asseoir la différence entre inaccusatif et inergatif (possibilité / impossibilité de pronominalisation par clitique partitif, possibilité / impossibilité de construction impersonnelle, possibilité / impossibilité d'inversion dite 'inaccusative', télicité / a-télicité) n'est satisfaisant en soi: aucun n'est en mesure d'être relié de façon convaincante au choix d'auxiliaire, puisque aucun ne livre comme résultat une liste de verbes inaccusatifs correspondant à celle des verbes essifs, et ce dans aucune des langues considérées" (p. 99).

L'*Auxiliary Selection Hierarchy* (ASH), qui s'inspire de l'Hypothèse Inaccusative, "est même centrée sur la question du choix des auxiliaires [...] de façon interlingue, et en prenant en compte la variation" (p. 85). Pour expliquer le choix de l'auxiliaire, l'ASH classe les verbes dans une hiérarchie de sept catégories. Tout en reconnaissant à cette nouvelle approche "le mérite de poser certaines questions et d'y proposer des réponses stimulantes", GIANCARLI conclut que par plusieurs raisons, et notamment "de par une hiérarchisation en sept catégories à la fois insuffisamment nombreuses puisque non-homogènes, et trop nombreuses puisque seules les deux extrêmes sont stables et clairement ordonnés", l'ASH "repose sur des fondements discutables" (pp. 98-99).

Après avoir montré les faiblesses de ces deux théories générales de l'auxiliation, GIANCARLI consacre la deuxième partie du volume à une explication ciblée de l'alternance des auxiliaires dans chacune des quatre langues sélectionnées ("Nos propositions d'explications de la répartition des auxiliaires au plus près de chacune des langues étudiées", pp. 103-334), en commençant par les verbes simples (ch. 3: "Avec les verbes simples", pp. 103-204) et en poursuivant avec les verbes pronominaux (ch. 4: "Avec les verbes pronominaux", pp. 205-334): car, contre une tradition qui limite la plupart du temps l'étude de l'auxiliation aux verbes simples, pour GIANCARLI "l'explication de la sélection d'auxiliaire sur le verbe simple ne peut pas être déconnectée de celle de la sélection d'auxiliaire sur la forme pronominale" (p. 11).

À partir des résultats obtenus dans l'analyse du phénomène de l'auxiliation dans les quatre langues étudiées (niveau micro), la troisième partie se propose de voir, comme le montre déjà son titre "Vers une explication unifiée" (pp. 335-360) si, à un niveau macro, les explications présentées dans la deuxième partie "sont compatibles entre elles, voire réductibles en un invariant; entre verbes simples des différentes langues, puis entre verbes simples et verbes pronominaux, sans ignorer le choix d'auxiliaire dans un domaine connexe qu'est le passif" (p. 334). C'est le contenu des chapitres 5 ("Réflexion sur terme marqué / non-marqué dans le cadre de l'auxiliation ÊTRE / AVOIR", pp. 335-342) et 6 ("Rapprochement entre monovalents actifs, pronominal (actif) et passif", pp. 343-358), que GIANCARLI résume ainsi: "Le comportement des auxiliaires AVOIR et ÊTRE dans les formes composées des langues sous examen nous conduit à voir dans le premier un terme non-marqué et dans le second un terme marqué. En effet ÊTRE est sous le poids de plus de contraintes que AVOIR, AVOIR peut parfois remplacer ÊTRE mais jamais le contraire, ÊTRE est plus complexe que AVOIR dans la mesure où il en a tous les traits plus d'autres [...]. C'est donc ÊTRE qui est le plus propre à se laisser définir en plein plutôt qu'en creux et qui offre un accès à la compréhension des deux grands domaines où il intervient [les verbes simples et les pronominaux]" (p. 359).

En conclusion, recourant à certains concepts de la Théorie des Opérations Énonciatives d'Antoine CULIOLI et à la *Role and Reference Grammar* de William FOLEY & Robert VAN VALIN (p. 11), GIANCARLI essaie de répondre dans son étude à deux questions principales: comment les auxiliaires se répartissent-ils en fonctions des diverses formes composées dans les quatre langues sélectionnées (Français standard, corse, acadien et anglais) et sur quoi cette répartition se base-t-elle, avec les verbes simples ainsi qu'avec les verbes pronominaux, sans oublier le lien nécessaire de toute explication avec le passif.

Alberto BRAMATI

Laura CALABRESE, Laurence ROSIER (dir.), "Ceci est-il de la linguistique belge (française)? (1)", *Le Discours et la langue. Revue de linguistique française et d'analyse du discours*, t. 1.2, 2009 [2010]

En admettant "qu'on ne fait pas de la linguistique française de la même manière en Suède, en France ou en Belgique" ("Introduction", pp. 7-12: p. 7), cette livraison de *Le Discours et la langue* se veut un point de départ dans la définition de la linguistique française telle qu'elle est pratiquée en Belgique francophone. Le numéro se compose en effet de cinq articles visant à présenter les différentes sous-disciplines de ce domaine de recherche.

Vu l'importance de la tradition grammaticale belge, la première contribution s'inscrit justement dans cette lignée: Dan VAN RAEMDONCK retrace l'évolution des études grammaticales et illustre ses travaux récents, visant à assurer une transposition plus efficace du savoir grammatical dans l'enseignement du FLM grâce à une réduction du recours au métalangage et à une plus grande attention aux compétences orales, à la variation, au bilinguisme de certains apprenants ("La grammaire en Belgique aujourd'hui. De l'auto-flagellation à la sortie du placard", pp. 13-36).

Le domaine de la sociolinguistique est exploré par Michel FRANCARD et Philippe HAMBYE ("Des variations de bon aloi. Trente ans de sociolinguistique en Belgique francophone (1980-2010)", pp. 37-59) qui retracent le développement de cette discipline dans la recherche et dans les cursus universitaires, depuis son émergence jusqu'à son institutionnalisation sous l'impulsion de Michel FRANCARD, Jean-Marie KLINKENBERG et Maire-Louise MOREAU: la sociolinguistique en Belgique s'avère bien stabilisée dans la plupart des universités; elle tend à s'orienter de plus en plus vers l'analyse des formes linguistiques avec un intérêt marqué pour les rectifications orthographiques, les pratiques linguistiques des Belges francophones, les particularités lexicales de Belgique et leur traitement lexicographique; plus récemment l'attention des sociolinguistes belges s'adresse surtout aux phénomènes liés à l'immigration (le plurilinguisme, les pratiques linguistiques des jeunes marginalisés), sujets qui favorisent le développement d'approches contrastives et pluridisciplinaires.

Les lignes de force des études de sémiotique sont dégagées par Jean-Marie KLINKENBERG ("De la poétique à la sémiotique visuelle: mutations peu disciplinées. La sémiotique en Belgique francophone", pp. 61-85), qui retrace leur évolution dans deux contextes distincts: les disciplines de la communication (sciences du langage et sciences sociales) et les études littéraires. Vu que le premier enracinement institutionnel de la sémantique se fait dans les départements de communication, "en Belgique, [elle est] plutôt désignée par le terme de sémiologie, [...] à l'origine davantage lié aux phénomènes communicationnels, que par celui de sémiotique, connotant davantage la recherche fondamentale" (p. 68). En ce qui concerne le domaine littéraire, KLINKENBERG met en relief le rôle novateur de la poétique, qui renouvelle radicalement "l'attitude adoptée devant le texte. L'objet de la discipline à constituer n'est en effet pas l'œuvre, ni même la littérature en tant qu'ensemble de textes, mais bien la 'littéarité', c'est-à-dire le caractère abstrait et général qui fait d'un énoncé donné une œuvre littéraire" (p. 69); il rappelle ensuite l'importance des travaux du Groupe μ dans ce contexte et décrit les évolutions plus récentes de la néorhétorique, de la stylistique, de la sémiotique cognitive et en particulier de la sémiotique visuelle. L'auteur constate cependant qu'en Belgique "l'institutionnalisation de la sémiotique reste faible", sans doute à cause d'une "faiblesse [...] connaturale à cette discipline [...] aujourd'hui vouée à être partout et nulle part" (p. 79).

Les deux derniers articles présentent deux organes de diffusion des études linguistiques en Belgique. Patrick DENDALE, Frank BRISARD, Willy VANDEWEGHE proposent un “Bref historique du Cercle belge de linguistique” (pp. 87-103), association transcommunautaire et multilingue fondée en 1936, réunissant des chercheurs, enseignants et professionnels du langage qui abordent toute sorte de phénomènes linguistiques selon différentes perspectives. Dominique WILLEMS adresse son attention au périodique *Travaux de linguistique* (“*Travaux de linguistique, revue internationale de linguistique française: origine, évolution et situation présente*”, pp. 105-118), créé à l’Université de Gand en 1969 et ensuite élargi à la scène internationale au cours des années 1980; en annexe l’auteur fournit la liste des numéros thématiques et celle des chroniques.

Cristina BRANCAGLIONI

Papa Alioune SOW, “Analyse de pratiques discursives relevées chez des locuteurs du football au Sénégal”, in Nadine CELOTTI, Enrica GALAZZI, Silvia NUGARA, Stefano VICARI (dir.), “Doctorants et Recherche 2009. La recherche actuelle en linguistique française (Brescia, 17 septembre 2009)”, *Cahiers de recherche de l’École Doctorale en Linguistique française*, n. 4, 2009, pp. 155-170

Cette analyse du contexte diglossique français / wolof dans le milieu du football sénégalais se fonde sur un corpus d’entretiens d’enquêtes qui ont eu lieu de 2005 à 2008 auprès d’une centaine de locuteurs diversifiés par le sexe, l’âge, le niveau d’instruction etc., dans le but de montrer que “les interactions relevées dans l’univers du football au Sénégal constituent un sociolecte” dont la langue contribue à enrichir “l’architecture variationnelle du français” dans ce pays (p. 156). Pour cet article Alioune SOW a sélectionné les propositions d’une cinquantaine d’entre eux, dont il ne présente, cependant, que quelques spécimens. Après avoir illustré son approche méthodologique, le linguiste dresse le profil socio-linguistique des locuteurs, en soulignant leur appartenance à des ethnies différentes (ce qui expliquerait le recours au wolof comme langue véhiculaire facilitant la compréhension) et la très faible présence féminine. Il examine ensuite les situations de diglossie et de bilinguisme qui caractérisent le contact français / wolof. La dernière partie de l’article est consacrée à l’analyse des pratiques socio-discursives et des représentations sociales qu’elles véhiculent, et comprend quelques observations concernant le lexique (problème du genre des emprunts au wolof) et la valeur des suffixes *-ay*, *-kat*, dont la polysémie reflète une des caractéristiques des langues sénégalaises, à savoir l’économie des formes grammaticales.

Barbara FERRARI

Nataša RASCHI, *Langue française et presse africaine*, Roma, Aracne, 2010, 145 pp.

Cette étude se propose d'analyser la langue de la presse de quatre pays africains sur la base d'un corpus d'articles concernant l'actualité politique et sociale publiés en ligne sur plusieurs sites nationaux entre 2006 et 2009. Après l'Introduction (pp. 9-24), chaque pays fait l'objet d'un chapitre: Côte d'Ivoire (pp. 25-42), Burkina Faso (pp. 43-67), Togo (pp. 69-91) et Bénin (pp. 93-115). La complexité de cette aire géographique, caractérisée par une pluralité d'ethnies et de langues différentes, permet d'étudier l'impact de cette concomitance de codes sur le français employé par les journalistes africains, professionnels de l'écriture dont la production est presque exclusivement en français. Nataša RASCHI analyse en particulier le lexique et la morphosyntaxe, dans le but de décrire la norme endogène des quatre pays francophones concernés; dans une perspective sociolinguistique, chaque chapitre fournit également des informations sur la géographie, l'histoire, la répartition des langues et la politique linguistique de chaque nation.

Sur le plan lexical, Nataša RASCHI concentre son attention sur les néologismes de forme, sans négliger la resémantisation de lexèmes déjà présents en français. Pour chacun des pays étudiés, comme on pouvait s'y attendre, c'est le phénomène de l'emprunt aux langues africaines qui représente le cas le plus fréquent d'écart à l'égard du français standard, motivé souvent par le manque de certaines réalités locales dans la culture française. Deux situations sont relevées: soit l'emprunt est intégré au point de suivre les règles morphologiques de la langue d'accueil, soit il s'arrête au stade du xénisme, mis en vedette (par l'italique ou par les guillemets) et souvent accompagné d'une explication en français. Un procédé très productif pour la création de néologismes est constitué par la dérivation, qui fait appel à des préfixes et surtout à des suffixes régulièrement employés dans la langue normée (principalement *-iste*, dont la base est constituée, le plus souvent, par un nom propre: *alassanistes*, p. 34, *sankariste*, p. 53). Particulièrement intéressants les phénomènes liés aux expressions figées "remodulées sur la réalité africaine" (p. 35), comme 'porte-canne' au lieu de 'porte-parole' en Côte d'Ivoire (*Ibid.*), ou bien, au Togo, à propos des juges corrompus: "ils ont poussé assez de cornes pour ne plus rien craindre" (p. 80), où les cornes ne renvoient pas au cocuage, mais à la "ramification de toutes les protections et de tous les rapports nécessaires à préserver le système des faveurs qui est en place" (*Ibid.*).

Même si les variantes d'ordre morphosyntaxique sont moins évidentes que les variantes lexicales, selon Nataša RASCHI elles sont "très répandues et destinées à s'enraciner" (p. 20). Les phénomènes relevés sont nombreux et souvent récurrents dans les

quatre pays, ce qui donne lieu à de fréquentes répétitions (des phrases identiques se lisent aux pp. 84 et 107). Certains d'entre eux renvoient à l'une des caractéristiques principales du français d'Afrique: l'oralité (par exemple l'emploi du renforcement '-là' postposé en fonction de déterminant, pp. 62, 82-83, 106); d'autres relèvent de procédés de simplification qui, comme le reconnaît la chercheuse elle-même, "ne semblent pas radicalement différents de ceux qui émaillent la presse française" (p. 38). Plutôt que parmi les phénomènes relevant de la morphosyntaxe, les observations sur les anglicismes dans la presse du Bénin (pp. 112-114) auraient dû trouver place dans le paragraphe consacré au lexique.

À la suite de son analyse, Nataša RASCHI souligne comment les variantes relevées "investissent le fonctionnement de la langue tout entière, ce qui signifie que le sentiment d'appropriation est complet et prouve la vitalité du français dans des pays si diversifiés" (p. 117); elle conclut sur la validité du "français des journaux" comme "excellent support pour l'étude descriptive d'une norme d'usage, celle des plus lettrés", mais, à son avis, "il est aussi susceptible de servir de modèle de prestige et de prendre le relais de la norme scolaire pour une partie intermédiaire de la population" (p. 121).

La Bibliographie en fin de volume (pp. 123-145) offre un riche panorama des études sur la variation du français en Afrique; une section spéciale réunit la liste des sites consultés, chacun accompagné d'une brève description.

Barbara FERRARI

Luc BARONIAN, France MARTINEAU (dir.), *Le français d'un continent à l'autre. Mélanges offerts à Yves Charles Morin*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, 512 pp.

Professeur à l'Université de Montréal depuis 1972, Yves Charles MORIN est originaire de Saint-Germain-en-Laye et a reçu une formation multiforme, d'abord en France puis au États-Unis, qui conjugue un diplôme d'ingénieur, une double maîtrise en linguistique et en informatique et science de la communication, discipline dans laquelle il poursuivra ses études de doctorat. Cette variété d'intérêts se reflète dans sa production scientifique, qui inclut des travaux de phonologie, morphologie, histoire de la langue, dialectologie, grammaire générative, linguistique de corpus, linguistique informatique, prosodie de la poésie – comme le rappellent les éditeurs de ce volume dans leur "Introduction" (pp. 1-11). Afin de sélectionner le nombre des sujets et des contributeurs potentiels à ces mélanges, BARONIAN et MARTINEAU ont choisi de privilégier les recherches concernant le français, dans ses variétés hexagonales et nord-américaines. Ils ont ainsi obtenu quinze contributions de collègues et anciens élèves, présentées

en ordre alphabétique; l'“Introduction” aide cependant à envisager ces études selon un critère chronologique et thématique, qui retrace l'évolution des intérêts scientifiques d'Yves Charles MORIN et les met en relation avec les sujets proposés dans les différentes contributions. Nous rendrons compte ici des articles concernant le français canadien.

Quatre de ces études concernent le domaine de la phonologie. Marie-Hélène CÔTÉ s'intéresse à l'évolution du statut des schwas en syllabe initiale; pour ses analyses elle s'appuie sur le corpus *Récits du français québécois d'autrefois* – enregistré autour de 1950, incluant des contes et légendes de locuteurs québécois nés entre 1846 et 1895 – et sur les jugements d'acceptabilité de six locutrices de la ville de Québec et de la région de Montréal (“Contraintes segmentales et variation dans la perte et la stabilisation du schwa en syllabe initiale”, pp. 93-121). Claude POIRIER choisit de rendre hommage à Yves Charles MORIN en reprenant un sujet qui avait suscité quelques critiques de la part de ce dernier, dans l'intention de poursuivre un dialogue enrichissant, amorcé en 1980. Il propose ainsi un long article sur “L'assibilation des occlusives /t/ et /d/ au Québec: le point sur la question” (pp. 375-419), en précisant: “Morin (2002)² partage mon point de vue quant à la provenance régionale française de l'assibilation québécoise [...] Sa critique porte surtout sur le processus articulatoire qui a conduit à cette prononciation” (p. 376). Pour réaliser cette étude, POIRIER réunit toutes les données disponibles sur l'assibilation québécoise. Il propose d'abord une description articulatoire du phénomène et illustre ensuite sa distribution géographique au Québec, ainsi que dans d'autres régions francophones (au Canada, dans les domaines laurentiens et acadiens; aux États-Unis, dans l'Océan indien, dans les zones créolophones); suit une explication historique dans laquelle POIRIER développe surtout l'hypothèse de l'origine française de l'assibilation, en essayant de définir avec plus de précision l'époque de son implantation au Canada, la région française d'origine et la généralisation du phénomène; quant à la genèse articulatoire de ce trait, il réfléchit surtout à une “explication qui situe l'assibilation dans le processus de dépalatalisation des occlusives” (p. 405); finalement il prend en considération les jugements portés sur les prononciations assibilées, considérées d'abord comme des fautes à corriger et objet d'une récente valorisation à partir des années 1960. Richard RHODES adresse son attention au métchif, une langue mixte parlée dans les Grandes Prairies de l'Amérique du Nord, composée de français et d'éléments Cree, dont on a identifié deux variétés, basilectale et acrolectale; l'intention est celle de décrire l'évolution historique de cette langue, en rendant compte de sa composante phonologique, dans une perspective comparée avec le français “standard” et le français québécois (“The phonological History of Métchif”, pp. 423-442). Jean-Paul CHAUVEAU traite de la chute / maintien des consonnes finales en mettant en parallèle les parlers dialectaux français de l'ouest de la France septentrionale et le français québécois, en croisant plusieurs facteurs tels que la nature de la

² Yves Charles MORIN, “Les premiers immigrants et la prononciation du français au Québec”, *Revue québécoise de linguistique*, vol. 31, n. 1, 2002, pp. 39-78.

consonne, le prestige du trait analysé, la dispersion géographique du phénomène (“Configurations géolinguistiques et histoire des français expatriés”, pp. 77-92).

Les autres contributions sont des études sur des questions de morphologie ou de syntaxe. Signalons d’abord celle de Françoise GADET, qui invite à revenir sur les notions de variété et de variation et à réfléchir sur la difficulté “de montrer comment des faits linguistiques prendraient corps en une telle chose, au-delà de l’idée vague que le langage ‘reflète le social’” (p. 175). La prise en compte du traitement réservé au système des pronoms personnels en français québécois, en particulier de la part de LÉARD³, lui permet de formuler “l’hypothèse que les traits observés seraient liés à l’exercice de l’oralité et à l’interaction, plus qu’à telle ou telle localisation diatopique” (p. 178); d’autre part, le traitement des relatives “non standard” montre que la documentation disponible est souvent insuffisante dans l’analyse des faits syntaxiques, en raison de leur relative rareté. Finalement, GADET commente les notions de “français marginaux” et de “dialinguistics” proposées respectivement par CHAUDENSON et par HAUGEN, tout en insistant sur la nécessité de reconsidérer les opérations de catégorisation en tenant compte de la multiplicité des facteurs concernés (“Un regard dialinguistique sur les ‘français marginaux’”, pp. 171-191). La contribution de France MARTINEAU porte sur les variétés issues de la diaspora du français de la Vallée du Saint-Laurent, du XVIII^e au XX^e siècle, qu’elle étudie sur la base d’un corpus incluant des sources variées (correspondance privée; représentations de la langue dans des textes de théâtre, parodies et feuilletons; corpus d’entrevues et corpus de contes), créé dans le cadre du Laboratoire *Voies du français*. L’auteure analyse en particulier deux variables – la répartition des adverbes *pas* et *point* et l’emploi des formes *je vais / je vas / m’as* dans la formation du futur périphrastique –, ce qui lui permet de conclure d’une part qu’il n’y a pas de différences structurales remarquables entre les usages laurentiens considérés, et d’autre part que la diffusion du changement se fait à des rythmes différents selon l’influence des facteurs socio-politiques (“Vers l’Ouest: les variétés de français laurentien”, pp. 291-325). Raymond MOUGEON, Terry NADASDI et Katherine REHNER s’intéressent à l’alternance entre *je vas / je vais / je m’en vas / je m’en vais / m’as* dans l’expression du futur et de l’habituel parmi des locuteurs adolescents des communautés de Hawkesbury, à majorité francophone, et de Pembroke, où les francophones sont minoritaires. En mettant en comparaison deux corpus recueillies en 1978 et en 2005, les auteurs essaient de décrire et d’expliquer les changements qui se sont produits pendant cette période (“Évolution de l’alternance *je vas / je vais / je m’en vas / je m’en vais / m’as* dans le parler d’adolescents franco-ontariens (1978-2005)”, pp. 327-373). Le français acadien est étudié par Louise BEAULIEU, Wladyslaw CICHOCKI et Natalie CHIASSON-ALBERT, qui orientent leur attention vers un groupe d’enfant et de préadolescents du nord-est du Nouveau-Brunswick, âgés de 3 à 12 ans, afin d’observer l’emploi de la flexion postverbale de troisième personne du pluriel *-ont*.

³ Jean-Marcel LÉARD, *Grammaire québécoise d’aujourd’hui*, Montréal, Guérin, 1995; cf. note de lecture parue dans *Pontil/Ponts*, n. 1/2001, pp. 170-172.

L'analyse se base sur un corpus recueilli en 2002, conçu comme une sorte de jeu pendant lequel l'enfant devait raconter des histoires à partir des bandes dessinées et des images proposées. Les résultats montrent que cette variante est acquise très tôt pendant l'enfance mais que son emploi tend à diminuer avec l'âge, tout en restant plus fréquent chez les 10-12 ans que chez les adultes ("L'acquisition d'une forme morphosyntaxique traditionnelle par des enfants acadiens", pp. 49-75).

Cristina BRANCAGLION

Leigh OAKES, Jane WARREN, *Langue, citoyenneté et identité au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval ("Langue française en Amérique du Nord"), 2009, XXXII-310 pp.

Paru d'abord en anglais en 2007, et disponible depuis 2009 en version française, ce volume a le mérite d'offrir un point de vue externe sur la question de la définition de l'identité québécoise, ici étudiée par deux spécialistes rattachés à la Queen Mary University of London (OAKES) et à la University of Melbourne (WARREN). Comme le fait remarquer Gérard BOUCHARD dans sa "Préface" (pp. XXVII-XXIX), ce statut d'observateurs étrangers permet aux auteurs de "projet[er] [...] des éclairages nouveaux sur des sujets familiers à propos desquels nous, intellectuels québécois, avions un peu le sentiment (manifestement erroné) d'avoir tout dit" (p. XXVIII).

S'intéressant aux rapports entre la langue et la société, OAKES et WARREN considèrent le Québec comme "un laboratoire unique pour étudier la relation entre langue et nation" (p. 3), en raison du caractère très avancé de la réflexion dans ce domaine. Dans leur "Avant-propos" (pp. XIII-XXVI), ils rappellent quelques faits récents qui montrent l'actualité de la question traitée (les travaux de la Commission Bouchard-Taylor sur les pratiques d'accommodement aux différences culturelles, le projet de loi sur l'identité québécoise, la publication du rapport quinquennal (2008) sur la situation linguistique au Québec, la création du gouvernement du Nunavik), tandis qu'ils ont recours à une "Introduction" (ch. 1: pp. 1-26) pour définir les objectifs de cette recherche – qui s'appuie sur une "Bibliographie" très documentée (pp. 257-309) – et pour définir quelques notions théoriques de base (celles d'identité sociale, ethnique et nationale, ainsi que de mondialisation et de citoyenneté).

Le volume est ensuite structuré en trois parties. Dans la première ("De nouveaux défis") on envisage les efforts québécois pour maintenir une identité nationale dans un contexte de plus en plus ouvert à la mondialisation et à la diversité ethnique: le ch. 2 ("De Canadien français à Québécois", pp. 29-51) décrit à ce propos le développement, depuis la Révolution tranquille,

d'un nouveau modèle identitaire qui comporte "l'entremise de la notion de citoyenneté, et en particulier de l'idée d'une citoyenneté québécoise officielle destinée à coexister avec la citoyenneté canadienne, dans le cadre de la nationalité canadienne" (p. 30); le ch. 3 ("Redéfinir la nation québécoise", pp. 53-74) est une illustration des principaux modèles de nation proposés au Québec, visant à identifier ceux qui semblent le mieux s'adapter à la situation québécoise d'aujourd'hui; le ch. 4 ("Le Québec dans le contexte de la mondialisation", pp. 75-99) prend en compte les relations internationales du Québec, notamment avec les autres pays du continent américain et du réseaux francophone, et montre comment il "sait profiter des occasions que lui offre la mondialisation pour 'agir localement' [...] afin de promouvoir ses propres objectifs linguistiques et culturels" (p. 76).

La deuxième partie, "Une langue commune", essaie d'expliquer le rôle essentiel joué par la question linguistique dans le sentiment identitaire québécois. Le ch. 5 ("Le français, une langue pour tous les Québécois", pp. 103-130) est consacré au côté législatif. Les auteurs retracent en premier lieu l'historique de l'aménagement de langue au Québec depuis les années 1960; quant à la période plus récente, en particulier à partir des années 1990, ils s'interrogent sur les intentions des gouvernements et montrent comment "se rendant compte que l'avenir du français repose maintenant sur un nombre croissant d'immigrants, les autorités font face au défi de favoriser l'adoption du français comme langue des communications publiques" (p. 104): la tâche est évidemment difficile à réaliser et suppose d'une part que le français puisse se "désethniciser", de l'autre que l'aménagement linguistique parvienne "à réconcilier la promotion du français avec des mesures favorisant l'acquisition d'autres langues, y compris l'anglais" (p. 129). Dans le ch. 6 ("Le français de qui? Attitudes langagières, insécurité linguistique et standardisation", pp. 131-157) OAKES et WARREN en viennent à la question épineuse de la définition d'une norme endogène; ils évoquent le débat autour de la variété locale de français à partir des premiers témoignages du début du XVII^e siècle jusqu'aux débats et travaux actuels, parmi lesquels ils prennent en considération notamment le dictionnaire en cours d'élaboration par l'équipe FRANQUS: malgré quelques perplexités dues au peu d'importance que l'ouvrage consacre au registre familier, les auteurs y reconnaissent un dictionnaire conçu "en fonction de la nouvelle approche civique de l'identité nationale" (p. 153), capable de promouvoir "une nouvelle conception pluricentrique de la langue française" (p. 156) et "d'améliorer le pouvoir d'attraction du français québécois auprès des immigrants" (p. 157); ce dictionnaire – dont la version électronique définitive devrait être disponible avant la fin de 2012 – est par ailleurs considéré comme un instrument efficace dans l'effort de surmonter le sentiment d'insécurité linguistique.

La dernière partie ("Diverses expériences") prend en considération les minorités du Québec, en envisageant d'abord les rapports des immigrants avec la langue et la société québécoise

(ch. 7: “Langue, immigration et appartenance”, pp. 161-186); les auteurs adressent ensuite leur attention aux “Transformations du Québec anglophone” (ch. 8, pp. 187-215) afin de définir l’identité anglo-québécoise ainsi que d’observer les rapports et les frontières entre les deux communautés; ils concluent de nouveau dans une perspective optimiste, par la constatation que “si les anglophones ne sont pas encore des Québécois à part entière, on note quelques signes favorables à un rapprochement grandissant entre les deux communautés” (p. 215). Finalement, le ch. 9 traite “Des droits linguistiques pour les nations autochtones” (pp. 217-247) en dressant un portrait démographique, linguistique et législatif de ces communautés et en s’interrogeant sur la place qui leur est donnée dans les accords récents.

Dans leur “Conclusion” (pp. 249-254) OAKES et WARREN suggèrent quelques pistes de réflexion et d’action pour l’avenir en insistant en particulier sur la nécessité de multiplier les efforts dans les services de francisation, dans la promotion d’une variété endogène qui permette l’expression des particularités locales, dans la reconnaissance de l’identité ethnique tant de la majorité canadienne-française que des groupes minoritaires. Ils insistent encore une fois sur le rôle de modèle du Québec, en raison de ses efforts pour “engendrer un véritable sentiment d’attachement à la collectivité de la part de tous ses membres – question fondamentale que devrait certainement se poser toute démocratie libérale dans la conjoncture mondiale actuelle” (p. 254).

Cristina BRANCAGLION

Sergio CAPPELLO, Mirella CONENNA (dir.), *Dizionari / Dictionnaires / Dictionaries. Percorsi di lessicografia canadese*, Udine, Forum / Centro di Cultura Canadese, 2010, 248 pp.

Comme le soulignent les coordinateurs de ce volume dans l’“Introduzione” (pp. 7-10: p. 7), le contexte plurilingue et multiculturel canadien représente un terrain de recherche privilégié pour les chercheurs en (socio)linguistique, qui orientent fréquemment leur réflexion vers les produits lexicographiques afin d’observer les dynamiques linguistiques et identitaires en jeu. Les articles ici réunis témoignent de la richesse d’approches possibles dans ce domaine et montrent la vitalité des linguistes italiens spécialisés en études canadiennes, qui signent la majorité des contributions proposées. Nous rendons compte ici des essais portant sur le Canada francophone.

Le volume s’ouvre par une étude de Sergio CAPPELLO, qui remonte aux origines des études linguistiques réalisées en Nouvelle-France à partir du XVII^e siècle et met en relief l’abondante production des missionnaires, dont les travaux descriptifs, traductifs ou lexicographiques demeurent encore largement inédits. Dans

le cadre de cette production, l'auteur s'intéresse en particulier aux recueils bilingues français / langue amérindienne – dressés pour répondre à des besoins pratiques de communication dans les échanges avec les peuples natifs – et notamment au *Dictionnaire de la langue Huronne* de SAGARD, dont il analyse les caractéristiques macro- et micro-structurelles, en s'interrogeant sur certains traits discursifs qui le distinguent des ouvrages bi- et pluri-lingues de l'époque, tout en le rapprochant du genre du manuel de langue ("Dizionario bilingui franco-amerindi del XVII secolo: il *Dictionnaire de la langue Huronne* (1632) di Gabriel Sagard", pp. 11-26). Le rapport entre Canadiens francophones et peuples natifs est également au cœur de l'article de Jean-Paul DUFLET, qui étudie "L'altérité indienne dans les dictionnaires québécois" (pp. 141-158), thème délicat, étant donné que la présence de ces populations comporte le risque "de retourner l'image de la langue française de victime, de la colonisation anglaise, à langue colonisatrice des communautés et des idiomes indiens" (p. 141). L'analyse prend en compte quatre dictionnaires différentiels (*Glossaire du parler français au Canada*, 1930; *Dictionnaire historique du français québécois*, 1999; *Dictionnaire des canadianismes*, 1999; *Dictionnaire québécois français*, 1999) et un ouvrage basé sur une approche généraliste (*Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, 1992), outre des dictionnaires réalisés en France, utilisés pour les comparaisons (*Trésor de la langue française*, *Robert historique*, *Petit Robert*). L'auteur montre ainsi comment s'élabore un discours lexicographique qui, "par son contenu linguistico-idéologique [...] rejette l'ethnocentrisme (point de vue des Amérindiens sur le lexique), mais par sa caractéristique historico-politique [...] occupe une position historico-centriste (tribus situées du point de vue francophone dans les conflits entre Anglais et Français)" (p. 157).

Quatre autres contributions abordent, selon des perspectives différentes, la lexicographie québécoise récente. Chiara MOLINARI opte pour une lecture sociolinguistique visant à étudier dans quelle mesure les dictionnaires peuvent devenir des "instruments de sécurisation" et "contribuer à revaloriser la représentation du français québécois, ce qui permettrait aux locuteurs de dépasser l'insécurité linguistique" (p. 57). En mettant en parallèle deux ouvrages – le *Dictionnaire historique du français québécois* et le *Dictionnaire québécois français* – l'auteure essaye de cerner comment ceux-ci rendent compte des autres ethnies et variétés linguistiques présentes au Québec et d'apprécier leur apport à la définition d'une norme endogène; cela lui permet de conclure que le DHFQ met en place une "stratégie interculturelle" qui le rend apte à devenir un instrument de sécurisation, au contraire du DQF qui, manifestant un écart excessif à l'égard des autres variétés, "conduirait inévitablement à l'isolement et, par conséquent, à un renforcement de la stigmatisation de la variété du français national" (p. 73; "Les dictionnaires franco-québécois: enjeux sociolinguistiques et perspectives interculturelles", pp. 55-74). Dans l'article qui suit, Annick FARINA aborde la question du marquage des mots québécois à travers l'analyse historique du traitement du mot *gosse*

dans l'ensemble de la lexicographie québécoise, afin de montrer les "contradictions d'une lexicographie qui porte les traces d'une histoire de dénigrement des mots de son cru" (p. 90; "L'utilisation des marques lexicographiques au Québec: un choix politique", pp. 75-96). Sara VECCHIATO propose ensuite une réflexion sur la norme linguistique et observe le traitement des différents types de québécismes dans un large corpus de dictionnaires (différentiels, généralistes, bilingues, d'anglicismes) parus au Québec, en fonction des notions de norme visible (inclusion de l'unité lexicale) et norme invisible (son exclusion) ("Norme visible et norme invisible. Le traitement des canadianismes et des québécismes dans certains dictionnaires francophones du Québec", pp. 97-126). Michele DE GIOIA s'appuie sur onze dictionnaires parus ces vingt dernières années (dictionnaires différentiels et généralistes, un dictionnaire d'anglicismes, trois recueils d'expressions figées et un dictionnaire syntaxique) pour examiner le traitement de la syntaxe des adverbes aux deux niveaux de la macrostructure et de la microstructure. Dans ses conclusions il fait remarquer que "la composante syntaxique, bien que partielle, est plus décrite dans l'ouvrage de Meney que dans les autres dictionnaires usuels. Ce qui pourrait représenter le début d'un aménagement de la lexicographie traditionnelle par rapport au traitement des faits de syntaxe" (p. 197; "Syntaxe et dictionnaires du français du Québec: le cas des adverbes", pp. 185-206).

Une typologie de dictionnaires moins conventionnelle a été sélectionnée par Mirella CONENNA, qui explore les ouvrages à usage touristique, dans lesquels elle découvre "l'écho des débats qui s'animent autour des dictionnaires de référence et, plus généralement, certaines caractéristiques du français du Québec" (p. 127). Sont ici présentés six textes parus dans les années 2000, qui exploitent les mythes et les clichés à la mode pour séduire les voyageurs européens; CONENNA cependant y relève aussi quelques tentatives "de se défendre des parodies venant des francophones européens et de prôner la dignité du français du Québec, sans délire idéologique et sans purisme exagéré" (p. 139; "Le québécois dans la valise: les dictionnaires à usage touristique", pp. 127-139).

André DUGAS et Maria Gabriella ADAMO présentent deux projets en cours de réalisation dans le domaine de la lexicographie bilingue et plurilingue. Le premier évoque en particulier les difficultés qui se posent dans l'élaboration d'un dictionnaire électronique d'emplois verbaux comparés du français et de l'anglais, basé sur la théorie des classes d'objets de Gaston GROSS ("Un dictionnaire comparé d'emplois verbaux pour l'anglais et le français ou *Who are you going to wake up next to?*", pp. 171-184). ADAMO tient à souligner l'intérêt d'un ouvrage plurilingue "réunissant l'Italien, le Français normé, le Canadien Français (avec adjonction éventuelle du Canadian English)" (p. 208) au moment où l'on constate en Italie un développement important des études franco-canadiennes et où leur institutionnalisation progresse grâce à la création d'enseignements spécifiques; ce dictionnaire devrait porter en particulier sur les expressions figurées, qui constituent une difficulté

évidente dans l'enseignement du FLE et dans la traduction ("Pour un dictionnaire plurilingue de locutions figurées", pp. 207-224).

On n'oubliera pas l'article de Gerardo ACERENZA, qui aborde la question des dictionnaires sous un angle tout à fait différent, en s'interrogeant sur leur prise en compte dans la production littéraire québécoise, afin d'établir quels sont les contextes fictionnels où ils sont évoqués et d'apprécier s'ils y jouent un rôle normatif. L'auteur examine trois textes narratifs – *Des Nouvelles d'Édouard* de Michel TREMBLAY, *Maryse* de Francine NOËL et "Voulez-vous sortir?" de Jacques FERRON – dans lesquels il relève une mise en question, respectivement, du *Larousse*, du *Robert* et du *Littré*, généralement cités à l'occasion des réflexions métalinguistiques des personnages ou des narrateurs.

Cristina BRANCAGLION

Jean-Paul DESBIENS, *De quoi ont-ils peur? Onze lettres insolites du frère Untel au Devoir*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2010, 111 p.

Cet ouvrage, édité à l'occasion du centième anniversaire de la fondation du journal *Le Devoir* pour rappeler "le rôle déterminant de ce journal quant à la réflexion féconde entourant la Révolution tranquille" (p. 1), présente les célèbres onze lettres envoyées au *Devoir* par Jean-Paul DESBIENS entre 1959 et 1960.

Bernard DESCÔTEAUX, directeur du *Devoir*, rappelle dans sa préface (pp. IX-XI) les origines de cette correspondance qui a débuté le 21 octobre 1959 par la publication d'un bref article, "La langue que nous parlons", de la part du rédacteur en chef André LAURENDEAU, dont le texte est publié dans ce même volume, aux pp. 15-17. LAURENDEAU y dénonçait en particulier le phénomène du jocal et l'"effondrement" conséquent de la langue parlée au Québec. Jean-Paul DESBIENS – frère mariste, enseignant des cycles de la fin du secondaire à Chicoutimi et à Alma – envoyait en réponse une lettre, conçue comme une lettre personnelle adressée à LAURENDEAU, que celui-ci décide cependant de publier le 3 novembre sous la signature de Frère UN TEL; d'autres lettres ont suivi et l'ensemble de cette correspondance – partiellement reprise en 1988 dans le volume *Les Insolences du Frère Untel* – est désormais reconnu comme "un des moments précurseurs de la Révolution tranquille" (p. X).

L'origine et la genèse de ces échanges sont retracées par Louis-André RICHARD, président de l'Institut Jean-Paul Desbiens, qui rédige l'introduction ("Frère qui?", pp. 1-14) et les notes de ce volume. Il fournit des renseignements précieux sur le frère UNTEL et montre l'originalité de sa réflexion sur son époque. RICHARD tient à souligner comment ces lettres s'avèrent "insolites [...] par la forme et par le fond", s'agissant d'une critique vigoureuse mais

non pessimiste de la langue parlée à l'époque, de l'atmosphère religieuse au Québec et du système scolaire en général. Quant au choix du titre de ce volume ("De quoi ont-ils peur?"), RICHARD explique qu'il reprend une question que LAURANDEAU avait adressée aux enseignants dans une de ses chroniques; la réflexion de DESBIENS sur ce point a mis l'accent sur le caractère universel de cette inquiétude, puisque, selon le jeune religieux, tous les Québécois étaient concernés, tous avaient peur de l'autorité et notamment de l'autorité religieuse (cf. p. 45). RICHARD fait remarquer que cette question est toujours d'actualité: "on peut se demander si la tyrannie ressentie à l'époque n'a pas été remplacée par une espèce de totalitarisme consenti. La crainte ne s'est peut-être pas effacée: elle aurait simplement muté" (p. 11), d'où le choix de l'évoquer dans le titre. Par ailleurs, selon DESBIENS cette peur est encore bien présente, comme le montre le texte inédit présenté à la fin du livre, extrait d'une conversation entre DESBIENS et RICHARD tenue le 28 octobre 2004 ("Le retour du frère Untel", pp. 95-111).

Pour les rédacteurs, la publication de ce volume est non seulement l'occasion d'"honorer la mémoire de cette figure marquante" de l'histoire québécoise, mais aussi celle "de lancer de nouveaux débats et de poursuivre le travail intellectuel nécessaire à notre épanouissement collectif" (p. 11).

Beatrice Maria DAL BO

Lionel MENEY, *Main basse sur la langue. Idéologie et interventionnisme linguistique au Québec*, Montréal, Liber, 2010, 512 pp.

Il est étonnant de constater que la société québécoise peut faire l'objet de jugements très divergents, au point qu'elle peut être citée comme un modèle pour "toute démocratie libérale" (cf. *supra*, p. 181) ou bien être rapprochée des "régimes autoritaires, voire dictatoriaux" et accusée de "terrorisme intellectuel" envers ceux qui n'acceptent pas de la célébrer. Celles-ci sont, en fait, les accusations que Lionel MENEY formule dans ce volume (pp. 13 et 24), par lequel il relance la polémique autour du rapport entre français québécois et français 'standard', déclenchée il y a quelques ans par la publication de son *Dictionnaire québécois français*⁴. Par ce long essai, MENEY – linguiste originaire de France, retraité de l'Université Laval – veut décrire le point de vue des "partisans du français standard international" qui "n'ont plus guère droit à la parole" au Québec, suite à "la 'prise de pouvoir' linguistique par les endogénistes" (p. 18). Pour parvenir à cet objectif il s'attache à montrer que les linguistes visant à définir une norme locale – le français québécois standard – se trompent dans l'analyse et l'appréciation des particularismes québécois, ainsi que dans l'interprétation de la dynamique des langues au Québec.

⁴ Cf. les comptes rendus parus dans *Pontil/Ponts*, n. 1/2001, p. 176; n. 3/2003, pp. 178-179.

La première partie du volume est conçue pour définir le “Cadre géopolitique et linguistique”. MENEY essaye de convaincre le lecteur que la société québécoise est très faible au niveau économique et présente un marché linguistique extrêmement limitée (ch. 1, “Cadre géographique, économique et social ou le village québécois au milieu des Anglais...”, pp. 23-32). Il décrit ensuite la situation du français au Québec (ch. 2, “Cadre démolinguistique ou l’angoisse de la minorisation et l’assimilation”, pp. 33-53) – en insistant sur les données négatives qui montreraient son maigre pouvoir d’attraction et son avenir douteux au niveau mondial, aspect qui rendrait imprudent le soutien d’une norme endogène (ch. 3, “Poids démographique, poids économique et poids linguistique”, pp. 55-65). En venant aux “Particularités du français au Québec” (ch. 4, pp. 67-84), après une rapide présentation des traits phonétiques, morphologiques, syntaxiques et lexicaux, il en conclut que les formes locales sont de plus en plus concurrencées par les équivalents standards, au point que la promotion d’une norme endogène marquerait la volonté de “freiner une évolution linguistique favorable au terme standard” (p. 84). Une section à part est consacrée aux “Anglicismes du français québécois” (ch. 6, pp. 85-94), stratégie qui répond pleinement à l’intention de “mettre en valeur l’ampleur du phénomène” (p. 87). Dans le chapitre suivant (ch. 6, “La dynamique des langues sur le marché linguistique québécois: bilinguisme et diglossie”, pp. 95-122), MENEY introduit le postulat principal sur lequel repose son argumentation, à savoir qu’il existe au Québec “une véritable interlangue, entre l’anglais et le français, qui n’est ni l’anglais ni le français” (p. 102) et que les Québécois se trouvent en situation de diglossie entre cette interlangue – qui correspond au français québécois vernaculaire, auquel l’auteur attribue le nom assez inélégant de “franbécois” – et le français standard international. Enfin, le chapitre 7 (“La concurrence des termes sur le marché linguistique québécois: produits locaux et produits internationaux”, pp. 123-144) examine quelques études et enquêtes menées afin de comparer l’emploi réel du lexique québécois et du lexique standard, ce qui amène l’auteur à confirmer que “la tendance générale va dans le sens [...] d’une convergence toujours plus grande avec le marché francophone international” (p. 143).

La deuxième partie, consacrée aux “Représentations”, s’ouvre par un chapitre sur l(es) “Identité(s) québécoise(s)” (pp. 147-174), visant à présenter les éléments constitutifs du sentiment identitaire des Québécois (la francité, le catholicisme, l’amérindianité, l’anglicité, la canadienité, l’américanité, la nordicité) et “de voir la place que la langue occupe dans cet ensemble” (p. 149). MENEY en conclut qu’à l’époque actuelle il n’y a plus d’identité québécoise collective, puisque “chacun se crée sa propre identité à partir d’éléments variés, parfois contradictoires” (p. 174); par conséquent on ne peut pas parler d’“un seul usage québécois de la langue française. Chacun, en fonction de son sexe, de son âge, de ses origines sociales, de son niveau de scolarité, de sa profession, de son expérience, de la situation de communication, etc., se

choisit sa propre langue parmi toutes les potentialités que lui offre le français. Il est donc clair qu'on ne peut s'appuyer sur une quelconque identité québécoise pour légitimer une norme linguistique à part"⁵ (p. 174). Pour confirmer cette interprétation, il insiste sur les clivages de la société québécoise au sujet du sentiment d'appartenance des individus et de la souveraineté du Québec (ch. 9, "Un Québec indépendant dans un Canada uni", pp. 175-183). En s'appuyant sur les résultats de quatre sondages menés en 1971, 1998, 2004 et 2005 il vise à montrer en outre qu'il n'y a pas de véritable consensus à propos de la norme: cela serait la conséquence de la situation de diglossie des Québécois, étant donné que "quand il est question d'identité, [ils] sont attachés à leur vernaculaire, quand il est question de norme, ils plébiscitent le français standard international" (ch. 10, "Un français québécois indépendant dans un français international uni?", pp. 185-195: p. 195). Dans deux autres chapitres MENEY envisage deux stéréotypes culturels, et tout d'abord l'obsession des Québécois d'être triplement colonisés: "politiquement par le Canada anglais, économiquement par les États-Unis, linguistiquement et culturellement par la France" (p. 208); l'auteur dénonce en outre une "espèce d'amnésie historique au sujet du fait colonial" (p. 203), à savoir "l'existence même d'un colonialisme canadien-français, puis québécois, vis-à-vis des peuples autochtones" (ch. 11, "Griefs et ressentiment ou le colonisateur colonisé", pp. 197-210: p. 201). L'autre stéréotype est "L'image du 'maudit Français' ou je t'aime, moi non plus" (ch. 12, pp. 211-221), que l'auteur évoque en rappelant les représentations négatives traditionnellement associées aux Français, interprétées comme une autre marque du sentiment d'insécurité et d'infériorité des Québécois.

Dans la troisième partie, MENEY en vient à la description de la "Vision endogéniste", à partir de l'évocation du "Débat sur la qualité de la langue ou quand on a tort d'avoir raison" (ch. 13, pp. 225-248) qui est essentiellement une défense de Georges DOR contre les propos de Marty LAFOREST⁶. Les chapitres qui suivent sont autant de critiques menées contre les principes, les démarches et les publications de l'OQLF d'une part et des linguistes chargés de la rédaction d'un dictionnaire du québécois standard, de l'autre. Sont ainsi contestés l'*Énoncé d'une politique relative à l'emprunt de formes linguistiques étrangères* publié en 2003 par l'OQLF (ch. 14, "La vaine recherche de critères scientifiques d'épuration linguistique", pp. 249-271), les travaux de la Commission des états généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec – accusée d'avoir exclu les représentants de la vision non "endogéniste", afin de prouver qu'il y a un consensus sur l'existence d'un français québécois standard et d'obtenir ainsi des subventions pour un projet de dictionnaire visant à décrire cet usage (prévu d'abord en 2005 mais pas encore achevé en 2009, dont la mise en ligne semble cependant imminente; ch. 15, "Le rapport de la commission Larose ou la rencontre d'un nationalisme politique et d'un nationalisme linguistique", pp. 273-295) –, les ouvrages de Pierre MARTEL et d'Hélène CAJOLET-LAGANIÈRE (ch. 17, "Comment créer

⁵ À propos de cette négation de l'identité québécoise et du droit des Québécois à une gestion autonome de la norme linguistique, on lira la réaction de Claude POIRIER dans la revue *Argument* (vol. 13, n. 2, printemps-été 2011, <http://www.revueargument.ca/>).

⁶ Georges DOR, *Anna brailée ène shot*, Montréal, Lanctôt, 1996; Marty LAFOREST (dir.), *États d'âme, états de langue*, Québec, Nuit Blanche, 1997.

une norme linguistique ou une Arlésienne au pays de Maria Chapdelaine”, pp. 305-330). Deux autres chapitres sont des relevés mordants des “fautes” lexicales, linguistiques et stylistiques citées du rapport LAROSE (ch. 16, “La qualité de la langue des commissaires ou la paille et la poutre...”, pp. 297-304) et des publications de MARTEL et CAJOLET-LAGANIÈRE (ch. 18, “Le ‘français standard’ en usage au Québec par l’exemple”, pp. 331-341).

La dernière partie passe au crible trois “Produits endogénistes”, c’est-à-dire trois dictionnaires élaborés au Québec dans l’intention d’ouvrir une voie nouvelle à la lexicographie locale ou bien d’orienter l’usage. Pour chacun MENEY critique la solidité du projet ainsi que la sélection et le traitement des mots; il s’agit du *Dictionnaire québécois d’aujourd’hui* (ch. 19, pp. 345-374), du *Dictionnaire historique du français québécois* (ch. 20, pp. 375-403) et du *Grand dictionnaire terminologique* (ch. 21, pp. 405-443).

Dans sa longue “Conclusion” (pp. 445-498), MENEY veut finalement explorer les fondements philosophiques (la conception ethnique de la nation des romantiques allemands) et les sources scientifiques (l’anthropologie culturelle américaine et la sociolinguistique variationniste) de la vision endogéniste. S’il invite à améliorer la description scientifique du français québécois vernaculaire, il insiste d’autre part sur la nécessité de “reconnaître l’existence d’un français standard international, variante non pas diatopique, correspondant à un pays, la France, mais diastratique, correspondant à une catégorie sociale, l’élite intellectuelle, scientifique, artistique francophone, indépendamment de l’origine nationale de ses membres” (p. 493). Malgré ces affirmations, il est évident que par l’étiquette de “français standard international” il désigne, en fait, le français de France, comme le témoigne son appel à “admettre, au nom du principe de réalité, que le poids de la France dans la francophonie et l’influence des Français sur la langue sont des faits incontournables, qui s’expliquent par de multiples raisons [...] historiques, [...] démographiques, [...] économiques et culturelles [...]” (p. 491).

Cristina BRANCAGLIONI

Anika FALKERT, *Le français acadien des Îles-de-la-Madeleine. Étude de la variation phonétique*, Paris, L’Harmattan, 2010, 306 pp. + CD-ROM

L’étude d’Anika FALKERT se situe au cœur des recherches sur les variétés de français qui peuplent l’espace francophone. Bien que récentes, celles-ci ont connu un véritable foisonnement à partir des années 1970 et ont accordé un espace de tout relief à la francophonie nord-américaine, québécoise et acadienne notamment. Voilà pourquoi l’auteure choisit d’explorer la dimension phonétique du français parlé dans les Îles-de-la-Madeleine, archi-

pel dont la plupart des habitants sont d'origine acadienne et dont la dimension linguistique n'a jamais été véritablement prise en compte. Après avoir présenté l'arrière-plan historique et le cadre démographique (ch. 1, "Survol historique et démographique", pp. 17-44), en mettant l'accent tout particulièrement sur les données linguistiques et sur le rapport entre francophones et anglophones, FALKERT se penche sur la question identitaire et sur les représentations linguistiques des habitants des Îles-de-la-Madeleine (ch. 2, "Les Îles-de-la-Madeleine – entre Acadie et Québec", pp. 45-84). Étant donné la nature hétérogène de la population madeleinienne (Québécois, Acadiens et Anglais), la construction identitaire est une problématique délicate. L'enquête menée par FALKERT prouve que l'identité est le résultat d'une négociation permanente avec l'altérité. Pour ce qui est de la langue, l'auteure a analysé les représentations linguistiques des locuteurs ainsi que le rôle des médias dans l'élaboration d'une norme nord-américaine. Les résultats indiquent que le français n'est pas en danger, alors que la maîtrise de l'anglais serait assez faible. En revanche, si le français québécois est considéré comme la norme de référence principale, le parler local fait l'objet d'une véritable revalorisation, en ce qu'il serait dépositaire des valeurs traditionnelles. Les différences entre français québécois et français des Îles concernent notamment le vocabulaire et la prononciation. Quant aux médias, les informateurs avouent donner la priorité à la radio française ainsi qu'aux chaînes de télévision québécoises. Celles-ci seraient responsables de la diffusion de la prononciation québécoise, chez les locuteurs les plus jeunes notamment. Au cours du troisième chapitre ("État de la recherche", pp. 85-94), l'auteure passe en revue les ouvrages consacrés au français parlé dans les Îles-de-la-Madeleine et souligne que non seulement ils sont rares, mais ils s'appuient davantage sur le lexique que sur des corpus oraux. Ensuite, dans le quatrième chapitre ("Perspectives théoriques", pp. 95-131), FALKERT fait le point sur les études sur la variation (de la sociolinguistique variationniste à l'approche exemplariste), en mettant l'accent en particulier sur la variation phonologique, avant de présenter, dans le chapitre 5 ("Cadre méthodologique", pp. 133-148), le corpus et la méthodologie mise en œuvre. L'étude de la variation phonétique s'appuie sur une série d'entretiens semi-dirigés (pour un total de 12 heures d'enregistrement) menés à travers la méthode de l'observation participante. Ceux-ci ont été analysés par le biais de logiciels spécifiques (*Exmaralda*). À partir du chapitre 6 ("Description de la variation consonantique et vocalique", pp. 149-197), l'auteure prend en considération de manière plus pointue les caractéristiques phonétiques du parler des Îles-de-la-Madeleine. Plus précisément, le chapitre 6 décrit les caractéristiques des consonnes et des voyelles, dont on présente la distribution, les réalisations ainsi que l'évolution historique et l'extension géographique des traits variationnels alors que, dans le chapitre suivant (ch. 7, "Interprétation de la variation phonétique", pp. 199-249), FALKERT se propose d'approfondir quelques variables (et notamment R, AN/ON, AI et J) afin de déterminer

les facteurs qui sont à l'origine de la variation phonétique. S'il est impossible de déterminer des facteurs valables en général, il n'en reste pas moins que certaines variantes sont en relation avec l'âge des locuteurs alors que d'autres résultent de la charge affective associée à certaines unités lexicales ou encore à la fréquence plus élevée de celles-ci. Enfin, dans le dernier chapitre (ch. 8, "Traits phonétiques et morphologiques: pour une meilleure approche de la variation", pp. 251-267), l'auteure étend sa réflexion à la dimension morphosyntaxique, en analysant tout particulièrement les pronoms personnels et le système verbal. Cette comparaison lui permet de prouver que la dimension morphosyntaxique s'avère moins conservatrice que la dimension phonétique. Dans la "Conclusion générale" (pp. 269-275), FALKERT revient sur les différents aspects du parler des Îles-de-la-Madeleine et trace un parallèle avec la complexité identitaire relevée au début de son étude.

Une riche bibliographie et un CD-ROM contenant les enregistrements qui ont fait l'objet d'analyse concluent cet ouvrage qui mérite d'être signalé pour sa rigueur.

Chiara MOLINARI

Albert VALDMAN, Kevin J. ROTTET (dir.), *Dictionary of Louisiana French. As spoken in Cajun, Creole, and American Indian Communities*, Jackson (MS), The University Press of Mississippi, 2010, XL-892 pp.

Le gros format in-4° choisi pour ce dictionnaire annonce une édition prestigieuse et un ouvrage de qualité, voué à devenir vite un texte de référence. Il livre en effet les résultats d'un long travail d'équipe basé non seulement sur le dépouillement de sources écrites, mais aussi sur une enquête de terrain menée dans 24 régions de la Louisiane du Sud, ainsi que sur la réalisation d'une base de données qui a permis le traitement automatique des données recueillies. L'objectif est celui de décrire le 'français louisianais' du XX^e siècle et dans son usage actuel. L'étiquette choisie pour désigner cette variété de français exige cependant quelques précisions, que les rédacteurs ont soin de fournir dans leur "Preface" (pp. XI-XIV). Les variétés parlées actuellement en Louisiane puisent leurs origines dans différentes vagues d'immigration: la période de la colonisation française (1699-1672), l'arrivée des exilés acadiens entre 1764 et 1785, et celle d'autres locuteurs francophones venus de Saint-Domingue et de France dans la première moitié du XIX^e siècle; elles sont encore vivantes aujourd'hui et tendent à être considérées comme "a single language showing significant regional variation [...] most commonly referred to as 'Cajun' (*cadien* in the local spelling)" (p. XII). Le cajun, cependant, est utilisé aussi par la population créole et par les Amérindiens – comme le

souligne aussi le titre –, raison pourquoi l'on a préféré désigner cet ensemble de variétés par l'étiquette plus neutre de 'français louisianais'.

Le *Dictionary of Louisiana French* est un dictionnaire bilingue français louisianais / anglais unidirectionnel, qui s'adresse à tous les chercheurs et les enseignants intéressés à la variation du français et aux spécificités culturelles des différentes aires francophones; cependant, le public visé est surtout celui des locuteurs du parler qui y est décrit, dont l'on essaye ainsi d'encourager l'usage: "the primary readership we aim for are those Louisianans who, considering Louisiana French as a basic cultural asset and as a fundamental component of their heritage, wish to acquire or extend their knowledge of its lexical resources. Such knowledge is essential for all activities designed to maintain and widen its use" (p. XIV). Sa nomenclature – de laquelle sont exclus les noms propres des lieux et des personnes – a été établie sur la base de l'enquête citée ci-dessus et grâce au dépouillement des sources écrites et des corpus oraux (chansons, pièces de théâtre, etc.) réalisés à partir de 1930. La microstructure – illustrée dans le guide d'emploi ("A User's Guide to the Dictionary", pp. XV-XVII) et dans une "Detailed discussion of the content and structure of entries", pp. XIX-XXV) – fournit la transcription phonétique en API de tous les mots enregistrés, en tenant compte des particularités locales, qui sont en outre décrites dans le "Pronunciation Guide" (pp. XXXVII-XL). Les conventions orthographiques fixées pour l'établissement de la graphie des mots-entrées et pour la transcription des données orales se rapprochent du français international afin de rendre accessibles ces matériaux à tous les locuteurs francophones; les citations extraites de documents écrits déjà publiés gardent cependant la graphie originale et sont signalées par un astérisque. Le système de marquage ne prévoit pas d'indications concernant la variation diaphasique ou diastratique, mais renseigne sur le contexte ou les connotations en introduisant des remarques comme 'baby talk', 'offensive', 'term of endearment'; en fin d'article on fournit systématiquement des sigles concernant la "location", c'est-à-dire l'indication des paroisses (pour les données orales) ou des sources écrites où le mot est attesté. La traduction en anglais est fournie pour tous les mots et les exemples; ceux-ci sont toujours des citations, qui illustrent plus clairement les particularités louisianaises et révèlent les structures grammaticales ou les collocations propres aux formes décrites; des locuteurs natifs ont été quelquefois consultés afin de fournir des contextes d'emploi pour les mots qui n'étaient pas convenablement illustrés dans les corpus utilisés. En fin de volume, un "English-Louisiana French Index" (pp. 667-892) permet l'accès aux informations en sens inverse.

Cristina BRANCAGLION